

Effractions : le podcast #7. Anna Arzoumanov parle de *La Demoiselle à cœur ouvert*

Effractions : le podcast, vous fait découvrir cinq romans du festival Effractions, qui explore les liens entre littérature et réel. La deuxième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 25 février au 1^{er} mars 2021.



Présentation de *La demoiselle à cœur ouverte* de Lise Charles par Inès Carne, bibliothécaire à la Bpi

Lorsqu'Octave Milton, 44 ans, auteur de profession, apprend qu'il va séjourner comme pensionnaire à la prestigieuse Villa Médicis, il voit tout de suite dans la faune singulière qu'abrite la Villa matière à son prochain roman. Entre jeux de séduction, confidences et faux-semblants, l'écrivain puise sans vergogne dans les confessions de son entourage pour alimenter ses récits, convaincu que tout est permis au nom de la littérature. L'occasion d'entamer une correspondance tumultueuse avec son éditrice, sur le modèle actualisé des *Liaisons Dangereuses*.

Dans ce roman épistolaire du 21^e siècle, les mails ont remplacé les lettres mais la verve des personnages et les intrigues qu'ils tissent n'ont rien à envier aux saillies d'un vicomte de Valmont ou d'une marquise de Merteuil. Ici, ce n'est plus tant de libertinage dont il est question que de l'écriture elle-même, qui est presque le personnage central du livre. Inspiré du propre séjour de l'autrice à la Villa Médicis, *La Demoiselle à cœur ouvert* se présente comme une plongée dans le monde secret et impitoyable de la création littéraire contemporaine. Mêlant correspondance imaginaire et véritables mails, article universitaire et journal d'une adolescente, Lise Charles souligne la voracité de la création lorsqu'elle se nourrit du réel.

Lecture d'un extrait de *La demoiselle à cœur ouvert* (p.162-163) par Denis Cordazzo, bibliothécaire à la Bpi

Octave Milton à Livia Colangeli, 12 mai 2018

Livia,

Je lisais *La Légende des siècles*, quand Louise s'est approchée de moi. « Tu aimes bien Victor Hugo ? » Elle m'a répondu : « C'est bizarre, quand je pense à lui, j'ai l'impression que c'est mon grand-père. D'ailleurs, vous le saviez que l'une de ses petites-filles s'appelait Jeanne, et que ma sœur s'appelle Jeanne ? » Je lui ai répondu que je le savais, et qu'à son âge, j'avais appris le poème qui commence par : « Jeanne était au pain sec dans un cabinet noir. » Louise m'a corrigé : « dans le cabinet noir ». Et elle a poursuivi :

– Je le connais. D'ailleurs je ne sais pas pourquoi c'est une punition si terrible de manger du pain sec, tout le monde aime le pain sec, et puis ça dure plus longtemps dans la bouche.

– Oui, ai-je renchéri, il aurait mieux fait d'écrire : « Jeanne était aux courgettes dans le cabinet noir. »

– Il y aurait eu une syllabe de trop.

Octave

Livia Colangeli à Octave Milton, 12 mai 2018

Le piano, la poésie... cette demoiselle est un petit singe savant, en somme, la digne fille de sa mère. C'est peut-être ça que tu devrais faire, écrire un livre de dialogues enfantins, on dirait que ça te plaît plus que la vie de Borromini. Tu te demandes à quoi peut ressembler le journal d'une adolescente ? Il me semble qu'il existe une façon assez facile de le savoir.

Octave Milton à Livia Colangeli, 12 mai 2018

Ah non, Livia, tu te trompes, Louise n'a rien de l'assurance tranquille du singe savant. Parfois, son visage se crispe en une terrible grimace, et de ses doigts raidis, elle fait un geste vers sa gorge, comme pour s'étrangler. Et parce qu'elle paraît souffrir, elle me semble plus vivante que les autres. Quant à lire son journal : tu es folle, j'aurais l'impression de commettre un crime.

Entretien avec Anna Arzoumanov, maîtresse de conférences à l'Université Paris-Sorbonne, spécialiste des procès de créations contemporaines

Inès Carme : *La Demoiselle à cœur ouvert* est un objet littéraire hybride, à la fois roman épistolaire revisité, fragments de véritables mails, mise en scène des précédents récits et personnages de Lise Charles, et mise en abyme du processus même de l'écriture. Le thème de la copie, de la réutilisation de documents existants est au cœur de l'ouvrage : ne peut-on pas considérer que toute littérature a quelque chose du plagiat ?

Anna Arzoumanov : Ce qui est intéressant dans le roman de Lise Charles c'est qu'elle donne des réponses à deux niveaux. Tout d'abord au niveau de l'intrigue, de l'univers fictionnel des personnages, puisque les personnages sont eux-mêmes, pour certains, des écrivains. Par ailleurs, il y a d'autres artistes, d'autres œuvres d'art citées dans le roman, par exemple les statues de la Villa Médicis, qui ne sont que des copies. Donc, il y a toute une réflexion sur la question de la copie en arts plastiques. Mais surtout, ce qui est central dans

le roman, au niveau de l'intrigue elle-même, c'est la question du journal volé à une jeune fille par le personnage principal Octave Milton, et qui prend un tiers du livre. Ici, la question qui est abordée c'est, plus que la copie d'un texte, la copie du réel, et la question de l'effraction dans le réel. Cette question du plagiat est posée en fonction du préjudice. La solution que propose Livia Colangeli, c'est du simple toilettage, de menues modifications pour faire passer le fait de copier quelqu'un. Elle propose de changer les prénoms, de changer quelques petites choses, et c'est tout.

Mais ce qui est intéressant, c'est la façon dont Lise Charles pratique elle-même la copie, et là on a une réponse très différente. En effet, au niveau de l'écriture du roman, on voit bien que Lise Charles ne cesse d'emprunter à ses prédécesseurs, par exemple *Les Liaisons dangereuses* pour la forme, le roman épistolaire, la relation entre l'écrivain Octave Milton et Livia Colangeli, qui rappelle évidemment celle de Valmont et Merteuil. Elle emprunte également à *Mademoiselle Elles* d'Arthur Schnitzler, qui est cité dans le roman, mais elle emprunte aussi à d'autres documents, qui sont des documents réels. Un article qu'elle a écrit elle-même, donc elle s'auto-plagie, des copies de vrais mails échangés avec son éditeur, des copies d'extraits de son propre journal quand elle était enfant. Bref, dans sa pratique d'écriture, elle ne cesse de coudre ensemble différents documents qui existaient auparavant. En ce sens, c'est une véritable écriture palimpseste.

Mais ce qui est intéressant, c'est qu'elle le théorise. Octave, en effet, se définit comme un monteur, qui fait des couper-coller de lecture. Et à cela, Marianne Renoir fait une réponse qui à mon avis est une clé, et qui porte sur la question de l'invention, et de l'invention en rhétorique. Elle explique à la page 351, « en latin, *invenire* ne signifie pas inventer mais trouver. L'*inventio*, c'est l'étape où l'orateur trouve, entend, choisit, des arguments dans des lieux communs, *loci communes*. L'orateur et l'écrivain sont des voyageurs, ils passent par des lieux où tout le monde passe, mais les visitent pour leur propre compte. » Et ensuite elle cite Montaigne. Ce qui est intéressant ici, c'est qu'on reconnaît la définition classique de l'écriture et de l'inspiration, à savoir qu'un auteur n'invente rien, les idées existent déjà toutes et l'auteur ne fait que monter, que rapiécer. Ce qui est intéressant, c'est que cette conception de la création correspond à la vision juridique de la notion de plagiat. Il faut savoir qu'en droit on ne parle pas de plagiat mais de contrefaçon. Le plagiat est une notion littéraire. On peut faire la contrefaçon d'une œuvre de l'esprit, mais une œuvre de l'esprit n'est pas définie par rapport au fait d'avoir des idées originales, parce que les idées sont dites de libre parcours en droit, mais par le fait de faire une création originale, c'est-à-dire de les mettre en forme de manière originale, de manière tellement originale qu'on y reconnaît l'esprit de l'auteur.

Inès Carne : L'un des personnages du livre, découvrant que ses mots ont été repris sans son accord dans une publication d'Octave Milton, adresse les mots suivants à l'auteur : « Ma sœur m'avait prévenue que les auteurs étaient, dans leur grande majorité, des vampires. J'ai refusé de l'entendre, et j'aurais pourtant dû deviner à la lecture de vos romans, que vous tiriez le sang des autres pour en gonfler vos créatures. » Pensez-vous que c'est à ce prix que l'écriture peut s'approcher au mieux du réel ?

Anna Arzoumanov : Cette image de l'écrivain vampire est très forte parce qu'elle signifie que l'auteur suce le sang de ses proches au point de pouvoir les tuer. Je ne rentrerai pas dans le détail de l'intrigue mais il est évident qu'il y a quelque chose de cet ordre. L'écrivain Octave Milton cause des préjudices très forts aux personnages dont il reprend la vie, au point de... je laisse le lecteur découvrir la fin du roman. Donc, au niveau des personnages, ce qui est intéressant, c'est que la citation que vous donniez est issue d'un passage où un personnage très secondaire, Prune Mordillat, fait le reproche à Octave Milton de l'avoir utilisée dans une chronique qu'il rend aux *Inrocks*. Il l'utilise au point de recopier un mail qu'elle lui avait écrit. La question de préjudice est immédiatement posée par Prune Mordillat qui dit : « Vous nous avez fait du tort monsieur Matton ». Donc la question du réel,

d'emprunter au réel, est posée en fonction du préjudice qui est causé aux personnes qui se retrouvent enfermées dans les romans. Lorsque Octave Milton reprend le journal de la jeune Louise, les conséquences sont tellement tragiques que le préjudice est encore plus fort.

Ceci fait écho à de nombreuses polémiques contemporaines que l'on retrouve devant le tribunal. En effet, chaque rentrée littéraire a sa polémique sur ce point. Cette année, on a eu l'affaire Carrère, l'affaire Raphaël Enthoven. L'année dernière, on avait eu l'affaire Moix, il y a eu l'affaire Angot... Tous les ans, ces questions-là sont discutées au tribunal. Jusqu'où l'écrivain peut-il emprunter à la vie de ses proches ou à la vie de personnes réelles et quelles en sont les limites ? Le tribunal répond à ces questions-là par la question du préjudice qui est causé. À partir du moment où on reconnaît une personne, où on dévoile quelque chose de son intime, où on dit quelque chose de faux qui porte atteinte à la réputation de quelqu'un, alors l'écrivain a franchi les limites que le droit lui impose. Dans ce cas, le tribunal le condamne presque toujours à des dommages et intérêts très forts pour réparer le préjudice. C'est un préjudice très fort, tout d'abord parce que le personnage se trouve enfermé, sans l'avoir souhaité, dans un roman, qui a une large diffusion, donc la large diffusion augmente le préjudice. Par ailleurs, c'est dit dans le roman, la personne qui se retrouve dans un roman est en quelque sorte prisonnière parce que faire la publicité du fait qu'il s'agit d'elle-même, c'est une façon de causer encore plus son propre préjudice. Donc on voit souvent des personnes au pied du mur qui hésitent, qui ne savent pas quoi faire. Mais il est sûr que la littérature peut causer des torts, c'est ce que montre bien le livre.

Et ce qui est intéressant, c'est que ce n'est précisément pas la voie choisie par Lise Charles, alors que paradoxalement elle ne cesse de faire référence à son entourage et à elle-même. Mais c'est tellement souligné que c'est une façon de mettre à distance cette référence au réel. En effet, Lise Charles est maîtresse de conférences en langue et littérature française à l'université de Nantes, c'est le cas du personnage de Marianne Renoir. Elle produit des analyses grammairiennes qui sont les mêmes que celles que Lise Charles pourrait produire à l'université, au point de citer son propre article universitaire. Octave Milton est écrivain, il a passé un an à la Villa Médicis, exactement la même année que celle où Lise Charles y était. On pourrait s'amuser à relever tous les clins d'œil à sa propre vie. 1987, son année de naissance, qui est l'année de naissance de l'héroïne du journal qu'Octave Milton publie. Elle reprend même le nom de certains de ses amis, comme le dessinateur François Matton, qui devient son frère dans le roman. Bref, toute une série de références qui sont très visibles pour le lecteur. De plus, dans le roman, elle ne cesse de poser la question de la reprise de son entourage, comment ne pas le trahir. Et elle y répond. Dans une interview, elle dit : « J'ai repris plein d'éléments de ma propre vie. Pour chaque pièce du puzzle, je peux dire où je l'ai trouvée, et en même temps tous ces détails rassemblés forment une histoire qui n'a rien à voir avec la mienne. »

Et je crois que là, on a une clé, qui ressemble à celle que j'ai donnée sur le thème du plagiat. Certes on reconnaît ce réel et en même temps on ne peut pas dire que son roman soit une copie du réel, donc il y a bien un réarrangement du réel qui en fait une création unique. Enfin, Lise Charles ne s'expose pas d'un point de vue judiciaire, parce qu'elle ne dévoile en fait rien de l'intimité de son entourage, on n'apprend rien sur son frère, sa mère, son compagnon... On voit bien qu'elle ne se situe pas du tout à ce niveau-là. Donc, en ce sens, ce qui est intéressant, c'est que ce roman est une réflexion sur la façon dont la littérature peut emprunter au réel. C'est une vieille question, qui est aussi ancienne que la littérature. Dès Aristote, on évoquait la question de la mimésis, de la représentation du réel et chaque époque, chaque mouvement littéraire, lui a donné des réponses variées. Par exemple, le Nouveau Roman a dit « non, il est hors de question de copier le réel », là où dans une certaine partie de la littérature contemporaine comme l'autofiction, mais également la littérature de l'enquête, on va coller au plus près du réel. Donc la question que vous me posez : est-ce que c'est à ce prix qu'on doit copier le réel, est déjà un parti pris, c'est une façon de définir la littérature. Les théoriciens de l'autofiction vous diront qu'ils cherchent à

s'approcher au plus près du réel et les détracteurs de l'autofiction vous diront qu'ils ne font que copier le réel. Donc en ce sens, il me semble que le livre de Lise Charles propose toute une réflexion sur la question du rapport au réel. Pour elle, il n'y a pas un prix à payer pour l'entourage. En tous cas, c'est l'impression que donne son roman.

Crédits :

Cet épisode a été préparé par Inès Carme.

Merci aux éditions P.O.L.

Lecture par Denis Cordazzo

Réalisation : Michel Bourzeix et Soizic Cadio

Musique : Thomas Boulard

Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Vous pouvez écouter tous les épisodes sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.